



LA CHEVRE : SON ROLE DANS LA SOCIETE AU XX^{ème} SIECLE

ETHNOZOOTECHNIE N° 70

DE L'INTERÊT DES SOURCES LITTÉRAIRES EN ETHNOZOOTECHE : UN EXEMPLE TIRE D'Edmond ABOUT

François SIGAUT pose aujourd'hui le problème des sources littéraires quant à leur utilisation en recherche ethnozootechnique car, à l'évidence, elles sont souvent négligées.

Argumentaire de F. SIGAUT

Tous les peuples ont, ou ont eu, leur littérature animalière. Quel est l'intérêt de cette production innombrable, du point de vue de l'ethnozootechnie ? Il est, disons, varié. L'intérêt des fables, par exemple, est assez limité. Le lion et le rat, le lièvre et la tortue, le loup et l'agneau, ou encore la chèvre de M. Seguin, n'y sont guère autre chose que des symboles commodes pour mettre en scène des moralités bien humaines. A l'inverse, il existe en Europe depuis ... - depuis quand au juste ? - une littérature animalière réaliste et qui se revendique comme telle, où la vie des animaux, entre eux ou avec les hommes, nous est racontée avec le même souci de vraisemblance qui caractérise des auteurs comme George SAND ou Eugène SUE. Cette littérature est surtout abondante en langue anglaise. Mais elle compte également de nombreux auteurs en français, parmi lesquels un des plus connus est sans doute Louis PERGAUD (1882-1915), avec *De Goupil à Margot*, *Histoires de bêtes*, ou *Le Roman de Miraut*, *Chien de Chasse*. Ces romans animaliers ont probablement, avec l'éthologie, le même genre de relations, complexes et à double effet, que le roman réaliste avec la sociologie ou la psychologie. Ils constituent un corpus assez facilement identifiable qui a ses spécialistes, on peut du moins le supposer.

Mais il arrive aussi qu'on trouve, dans la littérature dite générale, un récit, une anecdote, un passage de quelques lignes dont la richesse de contenu, du point de vue de l'ethnozootechnie, est d'autant plus saisissante qu'elle était inattendue. Telle est l'« Histoire d'un petit cheval gris », qu'on trouvera ci-après.

Cette histoire est tirée de *Maître Pierre* (1862), ouvrage peu connu d'Edmond ABOUT (1828-1885). La postérité a été très injuste pour cet auteur. On ne le connaît plus guère, quand on le connaît encore, que comme un auteur pour enfants. Mais qu'on (re-)lise *Le Roi des montagnes*, même dans l'ancienne Bibliothèque Verte : on y trouvera une histoire de bandits mafieux qui est redevenue de toute actualité ! *Maître Pierre* appartient à un autre genre. C'est un reportage romancé, une oeuvre de circonstance et peut-être même de commande, destinée à populariser la modernisation des grandes Landes dont le régime de Napoléon III se faisait gloire ; il y a même une dédicace à J. CHAMBRELENT.

Quelle est la validité comme source pour l'ethnozootechnie de l'« Histoire d'un petit cheval gris » ? Il est évident que réalité, mythe et fiction y sont intimement combinés, et que ce serait tout un travail de les démêler. Mais n'est-ce pas là, au fond, le propre de toute source qui n'est pas scientifique (voire même parfois ...) ? Notre propos, en republiant cette histoire, est seulement d'attirer l'attention des lecteurs d'*Ethnozootechnie* sur l'existence d'une catégorie de sources qui mérite mieux que l'ignorance et l'oubli. Et c'est pourquoi nous vous adressons cet appel : si vous connaissez d'autres exemples de brefs récits comparables à cette « Histoire d'un petit cheval gris », envoyez les à la rédaction d'*Ethnozootechnie*. Ils seront publiés dans la mesure du possible.

Histoire du petit cheval gris

La lête où maître Pierre nous conduisit était une étroite vallée, longue d'une demi-lieue, sur une largeur de trois cents mètres au plus. A peine y eûmes-nous fait quelques pas, que notre guide se détourna en nous criant de regarder ce qu'il allait devenir. Au même instant, il entra dans le sol comme un acteur dévoré par une trappe : le sable avait manqué sous lui. Nous le vîmes noyé jusqu'aux aisselles ; le haut de son corps surnageait seul, avec les échasses qu'il tenait sous le bras. Vous auriez dit un naufragé qui se sauve sur un aviron. Mon premier mouvement fut de courir à son aide, mais on me retint par les basques de mon habit. Le conducteur des ponts et chaussées me dit : « Laissez le donc ; vous voyez bien qu'il fait sa classe. Il n'amène aucun voyageur dans les dunes

sans plonger au moins une fois pour donner à ses hôtes le spectacle des sables mouvants. Avouez qu'il est difficile de faire plus généreusement les honneurs de son pays et de sa personne ! »

En effet, maître Pierre semblait moins occupé de se ravoir que de m'instruire. Il se mouvait lentement et s'expliquait vite, combinant ses gestes et ses paroles de manière à faire durer l'accident aussi longtemps que la leçon. Je soupçonne pourtant qu'il était moins à son aise qu'un professeur en chaire.

« Voici, me disait-il, comment la chose s'est passée. Il y a une flaque par ici. Vous ne la voyez pas, mais je la sens : il fait humide autour de moi. Le vent de mer (déjà nommé) a semé du sable sur l'eau : le sable est resté à la surface au lieu d'aller au fond. Vous savez qu'on peut faire nager une aiguille, en la posant délicatement. Il s'est donc formé une couche de sable, assez épaisse pour tromper les yeux. Les gens du pays devinent le danger à la couleur du terrain, mais il ne faut pas s'y fier : les animaux s'y laissent prendre, quoiqu'ils aient plus d'instinct que nous. Si jamais vous tombez dans un *mouvant*, ne vous débâtez pas, ne vous amusez pas à nager en chien ; vous pourriez vous noyer. Le mieux est de prendre patience ; de sortir peu à peu, lentement, par petits efforts, et de s'arrêter après chaque mouvement pour laisser au sable le temps de se tasser.

« C'est ce que je viens de faire tout en causant, et me voilà dehors. Cependant, quelquefois la mare est profonde, il y a de la vase au fond, et l'on y reste. »

Il secoua le sable humide qui s'était collé à ses vêtements, et il nous mena sans autre incident vers un petit troupeau de chevaux et de boeufs. Boeufs et chevaux étaient comme des forçats au bagne ; on avait pris soin de les entraver. « Voici, me dit maître Pierre, le gros bétail des Landes : je n'ai pas besoin de vous faire remarquer comme il est petit. Vous voyez des animaux qui, de père en fils, n'ont jamais mangé tout leur soûl. Ils sont braves pourtant, et ne craignent pas la peine : bons ouvriers, monsieur, quoique mal nourris. Ces chevaux qui ressemblent à des poulains, sont bien pris dans leur petite taille, et beaucoup plus forts que vous ne supposez. Ils jettent du feu sous la cravache comme la pierre sous le briquet. Croyez qu'ils rendraient des points aux vieilles rosses allemandes qui trottent sur le pavé de Bordeaux. Ils ne ressemblent pas plus aux chevaux des villes qu'un chat sauvage à l'angora d'une marchande. Si je leur ôtais leurs entraves, ils prendraient la clé des champs, ils s'établiraient à leur compte, et, si l'herbe venait à leur manquer, ils aimeraient mieux mourir de faim que d'aller mendier à la porte d'une écurie. Il y a de l'avenir dans cette race-là. Laissez moi le temps de greffer mes sauvageons et de leur mettre un peu de sang arabe ou anglais dans les veines ; vous verrez si la cavalerie légère ne viendra pas se remonter chez nous ! En ce temps-là nous aurons des routes roulantes, et les carrioles feront trois lieues par heure à la queue d'un petit cheval landais.

« Pour le moment, nous employons le boeuf aux charrois comme au labourage. Nos chemins sont encore si mauvais que les chevaux y perdent patience et cassent leurs traits. Le boeuf est un particulier plein de raison et de sagesse, qui ne sort jamais de son sang-froid et vient à bout de tout par la lenteur. Un enfant le conduit sans danger : on n'en peut pas dire autant à la louange du cheval. Si sobres que soient nos chevaux, nos boeufs le sont encore davantage. Leur déjeuner se compose d'un tampon de paille saupoudré d'une poignée de son ou d'une pincée de sel. Ainsi bourrés, ils remercient leur maître, et retournent à l'ouvrage. Et puis nous sommes pauvres, et l'équipage des boeufs coûte moins cher que le harnais des chevaux. Enfin les boeufs donnent plus d'engrais et de meilleur.

« Vous m'excuserez, si je prends la liberté de parler d'engrais devant un homme de la ville. Mais si vous vous intéressez à nos Landes, il importe que vous sachiez tout. Je me suis chargé d'assainir le pays sans demander un centime au Gouvernement, et d'élever partout des pins et des chênes : voilà ce que je peux faire sans engrais. Mais en resterons-nous là, et n'y a-t-il pas quelque chose de mieux ? Quand j'aurai donné à la France une forêt de six cent mille hectares, je lui aurai fait un assez joli cadeau. Les hommes en profiteront sans doute ; moins pourtant que les renards et les écureuils. Je ne serais pas fâché de voir nos deux départements se peupler comme les autres, et le jour où nous compterons plus de vingt habitants par lieue carrée, ce n'est pas moi qui irai porter plainte à Paris. On a remarqué que les forêts n'attirent pas la population, bien au contraire : cela tient sans doute à ce que l'homme ne se nourrit plus de glands. Vous voyez s'il y a de belles forêts

sur les dunes ; cependant les anciens villages qui y dorment sous le sable n'ont pas fait mine de s'éveiller. Si nous voulons accroître ou seulement conserver la population des Landes, il faut que chaque commune ait sous la main son blé, ses légumes et ses fruits. Et comme ces denrées-là ne poussent pas dans le sable pur, il faut bon gré mal gré que je trouve de l'engrais.

« Je sais bien où l'on en vend. Quand vous passerez sur le port de Bordeaux, vous verrez débarquer des sacs jaunes qui empestent la ville et les faubourgs. Saluez par respect et bouchez-vous les narines par prudence. C'est le *guano*, un engrais sublime, qui arrive en droite ligne du Pérou. Malheureusement, la lande est trop pauvre pour goûter de ce pain-là, et le guano n'est pas fait pour notre nez. On ne nourrit pas les porcs avec des amandes, et l'on ne sème pas des louis de vingt francs pour récolter des pièces de dix sous. J'ai plaisanté le monsieur de Paris qui dépensait deux cent cinquante francs pour draîner un hectare de cinquante ; que dirait-on de moi si l'on me voyait étaler mille francs de guano sur un hectare qui en vaut cent ? C'est pourquoi je m'en tiens au fumier de mes boeufs.

« Mais un hectare de froment dévore le fumier de cinq bêtes à cornes, et le bétail n'abonde pas chez nous. Vous voyez ici nos meilleurs pâturages. L'herbe y est excellente, mais rare en diable : on la mange sur pied, mais de foin pas un mot. La disette de fourrage est si grande que nous reprochons à nos boeufs la paille qu'ils avalent en hiver. Ne vaudrait-il pas mieux l'envoyer à Bordeaux pour emballer des bouteilles ? Dans un pays où la paille vaut 25 francs le mille, c'est presque une prodigalité de la donner aux bêtes.

« Si j'avais quelques bonnes prairies au lieu des plaques d'herbe que vous voyez là, je serais tout rassuré sur l'avenir de mes villages. Les prairies nourrissent les boeufs ; les boeufs labourent la terre et donnent l'engrais ; l'engrais nourrit les blés, et les blés nourrissent le peuple. Il ne faut pas plus d'un hectare de pré pour fournir à tous les besoins de trois boeufs. Donnez moi vingt mille hectares de bons herbages, j'entretiens un supplément de soixante mille bêtes à cornes qui fumeront tous les ans douze mille hectares de blé. »

Je répondis à maître Pierre que je regrettais sincèrement de n'avoir pas vingt mille hectares de prairies à lui offrir.

« Merci, dit-il, je les ai trouvés.

- En Normandie ?

- Plus près d'ici, mais dans un endroit où personne n'aurait eu l'idée de chercher.

- Où donc ?

- Sous l'eau sale de nos marais. Ne riez pas : les vingt mille hectares y sont, et je ne demanderai de subvention à personne pour les tirer de là.

- Et quand verrons-nous cette merveille ?

- C'est l'affaire de deux ans : un an pour obtenir les permissions nécessaires, un an pour exécuter la besogne.

- Eh bien, je viendrai voir cela dans deux ans, mais à une condition.

- Dites.

- C'est qu'après m'avoir montré vos troupeaux dans vos prés neufs, vous me fournirez l'occasion de tirer un boeuf sauvage. »

Il me glissa un regard en dessous et répondit d'un ton quelque peu bourru : « Les boeufs sauvages ? Vous savez bien qu'il n'y en a plus : j'ai tout tué. Pourquoi me remettez-vous encore sur le chapitre de ma jeunesse ? Je n'en parle jamais que le coeur ne me saigne. Ne voyez-vous pas qu'il y a en moi deux hommes différents et contraires, dont l'un retourne la tête vers le passé, tandis que l'autre se précipite vers l'avenir ? Quand ma tâche sera finie, on admirera tout uniment ce que j'ai fait, sans me tenir compte de mes regrets et de mes larmes. J'ai sacrifié tous mes goûts à la prospérité de ce pays, moi qui étais créé pour cultiver les champs comme un ajonc pour produire des pommes. Oui, ce qui me place au-dessus des autres bienfaiteurs de l'humanité, c'est que j'aurai eu plus de mal à me défricher moi-même qu'à labourer six cent mille hectares !

« Mais j'ai promis que vous sauriez tout ; je ne m'en dédis pas. Aussi bien, vous avez écouté patiemment mes discours sur la résine et sur les engrais, et toute peine est digne de loyer. Quand les enfants ont été bien sages à l'école, on leur conte une histoire à la fin de la classe.

« La première fois que je me suis trouvé face à face avec un taureau, j'avais treize ans d'âge, six mois de chasse et peu d'habitude de mon fusil. Je trottais à pied dans les dunes, entre la mer et l'étang de Carcans. Un lapin me part entre les jambes, je le tire, je le manque ; un mugissement effroyable s'élève au milieu des jeunes pins, et je vois sortir un mufle noir, deux gros yeux rouges et deux cornes pointues. Je vous avoue franchement que j'eus peur. Je ne sais pas ce qu'un petit Parisien de treize ans aurait fait à ma place, mais je jetai mon fusil comme un méchant fantassin, et je pris mes jambes à mon cou. La bête courut-elle après moi ? je n'en sais rien ; mais je crus entendre un bruit de sabots et même un souffle haletant derrière mon dos. Je n'aurais pas retourné la tête pour un empire. Finalement, je me laissai choir sur le nez quand je fus au bout de mes forces. Mes oreilles tintaient comme deux cloches d'église et l'effroi chatouillait désagréablement la racine de mes cheveux.

« Si j'avais été un enfant élevé comme les autres, j'aurais dit : « J'ai vu le diable et il m'a poursuivi de ses cornes parce que je lui avais mis un grain de plomb dans l'oeil. » Mais je n'avais jamais fréquenté les catéchismes et je ne savais rien de rien, sinon que dans les dunes on rencontrait des taureaux sauvages. Il y en avait eu de tout temps, et on les avait toujours vus par petites bandes, suivis de leurs vaches et de leurs veaux. Personne ne les réclamait ; ils n'appartenaient qu'à eux-mêmes et à celui qui savait les prendre. Il n'y avait pas moyen de les confondre avec le bétail des troupeaux, parce qu'ils étaient plus petits, et surtout parce qu'ils couraient sur l'homme sans attendre que l'homme courût sur eux.

« Je demeurai deux jours dans la position du soldat sans armes. La peur de revoir un taureau à mes trousses était plus forte que la tentation d'aller querir un fusil. On a beau être chasseur de naissance, on a aucune vocation pour le rôle de gibier. Cependant je pris mon courage à deux mains et je retournai dans les bois où le pauvre fusil se rouillait en attendant son maître. Je le cherchai longtemps ; peut-être avais-je les yeux un peu troublés. Les visions les plus cornues m'arrêtaient à chaque pas, et je voyais tous les buissons lever le museau pour me donner la chasse. Je suis pourtant, modestie à part, l'homme le plus brave que j'aie jamais connu.

« A partir de ce moment, je rêvai boeuf, et cela nuit et jour. La prudence me prit comme une maladie. J'évitai les dunes, de peur de mauvaise rencontre, et je me cantonnai dans la lande. Sur les dunes, les échasses ne servent de rien : dans les landes, j'avais triples jambes, et d'ailleurs j'étais chez moi. Mais la chasse était si belle dans les dunes, que je ne me consolais pas d'en être exilé. Certes, je ne chômais ni de lièvres ni de perdrix, et pourtant j'étais aussi triste qu'un épervier réduit à gober des sauterelles. Je maudissais les taureaux et toute leur famille, et ma haine pour eux se compliquait d'ambition et de convoitise. Je me disais quelquefois qu'il est bien noble et bien avantageux de tuer trois cents livres de viande d'un seul coup. J'aurais voulu planer sur une lête et fusiller mes ennemis du haut des airs : il n'y a pas d'homme qui n'ait jamais envié les ailes de l'oiseau. Si du moins j'avais eu un cheval !

« Voilà comment l'idée me vint de faire alliance avec les chevaux sauvages : il en restait une vingtaine dans les dunes. Leur histoire était bien connue. On se rappelle encore le temps où tous les chevaux du pays pâturaient librement dans les lètes, sans entraves aux pieds. Ils vivaient à leur fantaisie, mangeaient ce qui se rencontrait sous leur dent, s'accouplaient suivant leur caprice, et dégénéraient à qui mieux mieux. Les pouliches étaient pleines à dix-huit mois, quelquefois même à un an : c'est ainsi que la race est devenue si chétive. Nos paysans ne faisaient pas la dépense d'un pasteur pour surveiller ce petit monde-là. Chacun savait le compte de ses bêtes, et chaque bête portait la marque de son maître. Chaque poulain qui naissait était pris, marqué et renvoyé à la mère. Lorsqu'un homme avait besoin de ses chevaux, il les démêlait dans la foule et les emmenait chez lui. Les plus gais faisaient quelques façons pour se laisser prendre ; mais, comme ils n'étaient pas en révolte ouverte, on en venait bientôt à bout. Il suffisait de les séparer des autres, de les pousser dans un canton qu'ils ne connaissaient pas, ou de les fatiguer à la course : au pis aller, on leur lançait quelque chose dans les jambes.

« Lorsqu'on vit clairement que les chevaux, du train dont ils se gouvernaient, finiraient bientôt par ressembler à des rats, on changea de méthode. Les riches bâtirent des écuries, les pauvres fabriquèrent des entraves ; on décida une battue générale et l'on prit tout le troupeau d'un seul coup de filet. Il en échappa cependant cinq ou six qui, traqués de toutes parts et harcelés nuit et jour, devinrent tout à fait sauvages et prirent en horreur la figure humaine. Ils vécurent comme des brigands poursuivis par la gendarmerie ; ce qui ne les empêcha pas de croître et de multiplier. Du plus loin qu'ils flairaient homme ou femme, ils se donnaient du champ, et le plus fin coureur du pays aurait usé ses jambes jusqu'aux genoux avant de les rejoindre. On leur tendit des embuscades et l'on put en attraper quelques uns, mais ce n'était pas un jeu d'enfant. Vous auriez dit que les coquins avaient juré de mourir plutôt que de se rendre. Ils lançaient des ruades à casser un homme en deux, ils mordaient l'ennemi jusqu'aux os, et il ne faisait pas bon se trouver à leur portée lorsqu'ils boxaient des pieds de devant. Le vieux garde-champêtre de Bulos porte encore leurs marques : c'est un coup de poing de cheval qui lui a fendu le front jusqu'au nez.

« Tels étaient les alliés avec qui je comptais déclarer la guerre aux taureaux sauvages. Ils habitaient dans ces environs-ci, je connaissais leurs retraites, et je les ai vus plus d'une fois, mais de loin. C'était surtout avec le chef de leur république que je désirais lier amitié : quelque chose me disait que je n'aurais plus mon égal au monde si je parvenais à monter le petit cheval gris.

« Pour peu que vous restiez dans nos contrées, vous entendrez réciter bien des légendes sur le petit cheval gris, mais personne d'autre que moi ne peut vous conter son histoire. Il avait sept ans lorsque je l'ai connu, et c'était l'animal le mieux fait, le plus leste et le plus vigoureux de sa race. On aurait pu écrire sa généalogie ; on savait de quel père et de quelle mère il était né, et il appartenait à plusieurs propriétaires ; mais il ne portait la marque de personne. Son grand-père était un cheval du Porge, et une de ses grand-mères avait été chez un homme de la Canau : c'est pourquoi bien des gens réclamaient quelque droit sur lui. Celui qui l'aurait mis dans son écurie aurait dû rembourser plus de cinquante écus à ses copropriétaires, car la bête valait de l'argent. Les parts se vendaient, s'achetaient à toutes les foires, à tous les marchés, et dans tous les cabarets le dimanche. Il n'y avait pas de paysan qui n'eût acquis ou cédé, moyennant finance, un dixième ou un vingtième du petit cheval gris. Pendant tout ce trafic, la noble bête promenait sa bande à travers les dunes, choisissait les campements, plaçait des sentinelles sur les hauteurs, et veillait au salut de ce peuple à quatre pattes.

« Je préparai les choses de loin pour être admis en sa présence. Si j'étais allé de but en blanc lui crier : Ami ! il aurait détalé avec tout son monde, du plus loin qu'il m'aurait vu. La démarche ne m'aurait rien rapporté, pas même un coup de pied dans l'estomac. Je m'avisai donc qu'il valait mieux le prévenir de ma visite en lui détachant quelque personne de son espèce qui parlât en ma faveur et lui dit quel homme j'étais. Pour cette ambassade délicate, je choisis une petite créature de trois ans, qui semblait d'humeur libre et aventureuse : c'était la jument noire d'un propriétaire de Bulos. Je la visitai régulièrement pendant deux mois dans le champ où elle était entravée. Je la comblai de politesses, je la bourrai de morceaux de sucre et je lui prouvai par mes libéralités que j'étais un bienfaiteur juré de sa race. Lorsqu'elle fut bien accoutumée à moi et qu'elle me reconnut de loin, je guettai le moment favorable, et un soir qu'elle hennissait mélancoliquement, les naseaux tournés vers les dunes, je lui déliai les pieds. Tant pis pour le propriétaire !

« Huit jours après, je vins rôder autour du troupeau sauvage pour voir si ma commission était faite. Je reconnus de loin l'ambassadrice en grande conversation avec le petit cheval gris : je ne sais pas si elle lui parlait de mes affaires. Toujours est-il qu'elle me vit ou qu'elle me flaira de loin, car elle partit d'un petit galop coquet pour me rejoindre. Son camarade la suivit du même pas, et toute la bande accourut derrière eux. Mon coeur battait bien fort et le temps me parut long jusqu'à leur arrivée. J'étais cloué derrière un buisson de genêts, n'osant ni avancer ni reculer d'une semelle, je ne savais point si j'avais affaire à des amis ou à des ennemis, si l'on me recevrait comme un allié ou comme le garde champêtre de Bulos. Le moindre pas en avant pouvait effaroucher ces nouvelles connaissances ; la fuite me rendait suspect et me livrait aux pieds des chevaux.

« Le chef galopait d'un air d'arrogance et portait haut la tête, comme pour me demander ce que je venais faire chez lui. Le peuple étonné suivait son prince avec une obéissance inquiète, les

oreilles droites, le nez au vent. Il était facile de voir que ma figure déplaisait à ces gens-là, et si l'on m'avait proposé de l'échanger, pour un moment, contre une tête de cheval, j'aurais encore donné du retour.

« Mais la jument noire, après une cabriole en mon honneur, vint chercher le morceau de sucre que j'avais dans la main. Le petit cheval gris allongea la tête à son tour, et je lui payai ma bienvenue. Je m'étais armé d'une livre de sucre dans mes poches et d'un litre de vin dans ma gourde, et les animaux sont toujours pris par leurs vices, exactement comme nous.

« Le petit cheval gris n'était pourtant pas un animal ordinaire. C'était un être dans mon genre, mieux doué que ses pareils et supérieur à son espèce. Nous n'étions parfaits ni l'un ni l'autre, mais ses défauts même le distinguaient des chevaux. Il buvait sec, et plusieurs fois nous nous sommes grisés en tête à tête, sans dire un mot, comme deux Anglais. Il s'accoutuma facilement à manger la viande cuite et crue, et quand nous avions couru la grosse bête, il faisait la curée à lui tout seul. Aussi fallait-il voir de quelle ardeur il m'emportait à la chasse, de quel courage il abordait le taureau ! Quand il voyait l'ennemi à portée, je n'avais rien à lui dire : il se plantait sur ses quatre pieds, et ne bougeait non plus qu'une pierre, tandis que mon coup de fusil éclatait entre ses deux oreilles.

« Je le montais à cru, car il refusa obstinément la bride et le mors, mais il ne refusait ni le danger ni la fatigue. Il obéissait un peu à la voix, un peu à la pression des jambes et beaucoup à son caprice. Quand j'essayais de lui passer une corde autour du nez, il ne se privait point de me mordre les bras. Si je le serrais entre mes jambes un peu plus fort qu'à son appétit, il se cabrait jusqu'à terre, et nous roulions sur le dos. Voilà comme il me rappelait de temps en temps que nous n'étions pas un maître et un valet, mais deux puissances alliées galopant ensemble à la guerre.

« Il y a des gens qui vont jusqu'en Espagne pour voir vingt hommes et autant de chevaux s'acharner contre une bête à cornes. On la fatigue en fuyant devant elle, et on lui plante un grand couteau dans l'épaule lorsqu'elle demande grâce et qu'elle n'en peut plus. C'était bien autre chose chez nous, je vous en donne mon billet ! L'homme qui vous parle s'est vu seul avec un fusil à deux coups dans un cercle hérissé de cornes menaçantes. Et je ne suis pas mort ; et me voici ! Personne n'était là pour applaudir le vainqueur et recoudre le vaincu ; je m'applaudissais tout seul et me recousais moi-même. Je l'ai recousu bien souvent aussi, ce pauvre petit diable qui galopait, la mort dans le ventre, quand ses boyaux pendaient sous lui. Ah, j'aurais bien mieux fait de le laisser mourir d'un coup de corne : je me serais épargné le chagrin de lui casser la tête.

« Nous étions une vraie paire d'amis. Je pouvais m'éloigner, courir à mes affaires et le laisser plusieurs mois sans nouvelles ; je le retrouvais toujours prêt à me servir. Je ne sais pas ce qu'il faisait en mon absence, car je ne lui demandais pas compte de l'emploi de son temps ; mais je parie qu'il chassait de son côté et qu'il s'amusait à forcer quelques lièvres. Il était devenu carnassier comme un chat depuis que je l'avais fait mordre à la viande ; et s'il mangeait quelquefois une touffe d'herbe, c'était comme un plat de légumes à la fin de son dîner. Quand je revenais de voyage, il accourait à moi, la bouche sanglante.

« Il avait malgré tout un grand fonds de douceur et de bonté, car il ne lui arriva jamais de me mordre jusqu'au sang. Lorsque je lui présentai la petite, il se laissa caresser de bonne grâce et il ne se facha point de porter une personne de plus. Vous auriez bien ri de voir Marinette au milieu des chevaux sauvages. Vous croyez peut-être qu'un enfant devait être en danger dans cette singulière compagnie où l'on plaisante à coup de pied et où il y a toujours quelques ruades dans l'air ? Eh bien, mes animaux montrèrent des attentions maternelles pour la petite fille. On dit que les chevaux écrasent quelquefois les enfants : ce n'est pas les chevaux, c'est les cochers. Une bête attelée ne s'appartient plus ; elle va brutalement, comme une machine, partout où le fouet la pousse et la bride la conduit. Mais les chevaux en liberté se rangent devant un enfant, et lorsqu'un troupeau hennissant traverse au galop la grande rue d'un village, on voit de petites figures rouges sourire au milieu des croupes énormes, et de petits pieds nus courir entre les sabots ferrés.

« Vous savez, monsieur, que les meilleurs amis se perdent de vue. Je passai l'année 1846 à apprendre le drainage à deux cent cinquante francs, le drainage des riches : le petit cheval gris

m'attendit longtemps. Je revins chez nous au commencement de l'hiver pour assainir le pays à ma façon et essayer sur mes cinquante hectares le drainage des pauvres. Mon ancien tuteur, qui était devenu maire de Bulos, me prit par l'oreille et me dit : « Comme fonctionnaire municipal, je dois t'encourager : les circulaires de M. le Préfet me l'ordonnent positivement. Mais, comme un ami, je trouve que tu vas recommencer tes bêtises. Si tu as quelques sous d'économie, enterre-les dans un trou, suivant l'exemple que nos parents nous ont donné ; ne sème pas ton argent sur un terrain qui ne t'en rendrait pas la monnaie. Pourquoi laisser ton fusil au clou, toi qui es le premier chasseur de France et des environs ? Tu nous a débarrassés des taureaux sauvages qui étaient une grande contrariété pour le pays et un véritable écueil : j'ai approuvé d'autant plus sincèrement cette mesure, que tu m'as régala de chasse et approvisionné de cuir pour mes souliers. Mais il te reste une bonne besogne à faire. L'administration supérieure a décidé formellement qu'il y avait trop de loups et que les loups mangeaient trop de moutons : par ainsi, qu'il serait accordé une prime de vingt-cinq francs par tête de loup, morte ou vive, dont la patte devra être transmise par mes soins au siège du gouvernement. Règle-toi là-dessus et décroche ton fusil : les devoirs de ma charge respective ne me laissent pas le temps de t'en dire plus long.

« Comme le drainage allait me coûter près de quinze cents francs et que je n'en avais pas plus de mille, je suivis le conseil de M. le maire en ce qui concernait les loups. Cet hiver-là, monsieur, fut peut-être le plus heureux de ma vie, parce que j'eus de quoi satisfaire en même temps l'homme nouveau et le vieil homme. Tous les jours je livrais bataille à mes anciens camarades les loups, je respirais la fumée de la poudre, je buvais à pleins poumons la vapeur résineuse des forêts, et, comme les loups d'hiver ne sont pas timides, je m'enivrais du plaisir sauvage de braver et de vaincre le danger. Tous les dimanches, je revenais à Bulos, et l'on me faisait fête. Je comptais mes pattes de loups, j'emportais un sac d'argent blanc, je payais mes ouvriers comme le premier entrepreneur venu, je visitais mon champ qu'on ne trouvait plus si ridicule, et je me promenais à pied sec dans mes cinquante hectares, au milieu d'un pays inondé. Le soir, je soupais chez le maire et je faisais danser Marinette sur mes genoux. Mais le petit cheval gris n'était d'aucune de ces parties. La première fois que j'essayai de l'enrôler dans la louveterie, il s'enfuit comme un lâche en m'oubliant par terre. Que voulez-vous ? on n'est pas parfait. De même que les plus grands héros sont hommes par quelque côté, il devenait un cheval ordinaire par la peur horrible qu'il avait des loups. J'entrepris deux ou trois fois de le ramener à la charge, et toujours avec le même succès, si bien qu'il se mit du froid entre nous. Nous nous accusions l'un l'autre d'avoir violé nos traités d'alliance : il me reprochait de lui demander l'impossible ; je ne lui pardonnais pas de m'abandonner sur le pavé. Les coups de cravache intervinrent dans notre amitié, les ruades ne se firent guère attendre, et de tous les bons sentiments qui nous avaient unis autrefois il ne resta qu'une estime réciproque assaisonnée de beaucoup d'aigreur.

« C'est alors que le maire de Bulos me fit comparaître en sa cuisine, devant le conseil municipal assemblé, car la maison commune n'était pas encore bâtie : « Pierre, me dit-il avec toute la gravité que son écharpe lui prêtait, les administrateurs de Bulos, réunis extraordinairement dans le local ordinaire de leurs séances, sont heureux de récompenser votre conduite par une allocution mémorable et élogieuse. En détruisant les animaux réhivitoires qui portaient ombrage à la prospérité de nos troupeaux, vous avez purgé le pays. Non content d'avoir donné cette garantie à la sécurité publique dont vos concitoyens étaient perpétuellement menacés, vous avez élevé un monument au progrès en faisant couler l'eau qui infectait le patrimoine de vos ancêtres, suivant ainsi les leçons d'une expérience qui n'avait pas encore été pratiquée et les conseils de vos administrateurs ici présents. Et ce qui ajoute au prix de vos belles actions, c'est que vous étiez un simple enfant de rien, fils de je ne sais qui, nourri dans le vagabondage, et destiné peut-être à finir sur l'échafaud, comme nous sommes prêts à le certifier à votre honneur. Courage donc, jeune homme, et cueillez le laurier qui manque encore à votre couronne civique. Ramenez sous le toit de leurs maîtres légitimes....ramenez....ramenez, tu sais bien ce que je veux dire, et, si j'ai oublié la phrase, il n'y a pas de quoi faire l'étonné. Ton petit cheval gris nous ennuie, et j'en ai assez du troupeau sauvage. Va-t-en mettre le grappin sur ces animaux-là, et flanque moi les tous à l'écurie. Rondement. »

« Ce discours avait été rédigé par le magister de la Canau, car nous n'avions pas encore une école à Bulos. Tous les conseillers municipaux appuyèrent la proposition du maire, et l'on me fit savoir des communes voisines que je satisferais tout le monde en obéissant à mon tuteur. Je ne sais

d'où le mot d'ordre était parti, mais il n'y avait qu'une voix contre les chevaux sauvages, et surtout contre mon ancien ami. Vous connaissez le proverbe : « Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage. » On accusait le petit cheval gris de manger les troupeaux et les bergers, et de faire à lui seul la besogne de trois loups. Je défendais sa réputation, tout en avouant qu'il avait pu changer depuis que nous ne nous voyions plus. Cependant, si l'on m'avait demandé de le mettre à mort, j'aurais refusé tout net. Il fallut que ses propriétaires me promissent de le traiter avec tous les égards qui lui étaient dus, et de lui assurer les invalides pour sa vieillesse. Alors je partis pour le chercher, et je me vantai de l'amener au galop jusque dans l'écurie du maire, qui en avait pour soixante francs. Pendant tous ces pourparlers, les actions avaient monté, et, tel qui s'était procuré une part au prix de dix francs, ne l'aurait plus donnée pour dix écus.

« Je me mis en route sans mon fusil pour inspirer plus de confiance au pauvre petit camarade, et lui prouver que nous n'allions pas faire la chasse aux loups. Il se fit chercher assez longtemps, car il s'était établi avec tout son monde dans les environs d'Arès, pour n'avoir plus le chagrin de me rencontrer. Je vous assure, monsieur, que l'homme qui aurait assisté à notre dernière entrevue en eût été touché. On ne se fit point de reproches, on ne dit pas un mot des querelles passées, on oublia quelques griefs réciproques pour ne se rappeler que les bons jours. Nous pleurions tous les deux : lui, du plaisir de me revoir ; moi, de l'idée que j'allais le trahir. Je sautai sur son dos, et il s'y prêta de bonne grâce ; je le flattai des deux mains, il se mit à hennir joyeusement, et partit au petit galop. Toute sa bande était là, attendant mon bon plaisir : car nous allions tantôt seuls, tantôt escortés de vingt chevaux. Je leur fis signe de venir avec nous, et ils galopèrent à notre suite en si bon ordre, que j'avais l'air d'un capitaine de hussards à la tête de vingt cavaliers invisibles.

« Tout alla bien jusqu'à cinq cents mètres de Bulos. Les paysans étaient rentrés chez eux de peur d'effaroucher les bêtes. Mon petit cheval gris ne témoignait aucun soupçon, quoique étonné de sortir de ses dunes et de parcourir un pays inconnu. Lorsqu'il vit que nous courions droit au village, il retourna deux ou trois fois la tête vers moi, et le regard de ses gros yeux ronds troubla quelque peu ma conscience. Mais comme j'étais allé trop loin pour reculer, j'affermis mon assiette, je serrai ses flancs entre mes mollets, et je lui sanglai un coup de bâton le long de l'épaule. Mais, va te promener ! il se roula par terre comme un chien gêné par les puces. Je sentis craquer tous mes os, et je fus aussi meurtri qu'un grain sous la meule. Lorsqu'on vint me ramasser, je croyais être en miettes et qu'on me porterait au village dans trois paniers. Quant aux chevaux, serviteur ! ils étaient loin.

« Mais j'étais piqué dans mon amour-propre, et l'affaire ne pouvait pas en rester là. Je pris trois semaines de repos, juste le temps qu'il fallait pour soigner ma courbature ; après quoi je montai une expédition dans toutes les règles. Je rassemblai les meilleurs chevaux et les meilleurs cavaliers du pays, je choisis les positions, j'occupai les défilés, je disposai des relais de distance en distance, je taillai à chacun sa besogne, et quand tout fut prêt pour fatiguer, dépayser et cerner l'ennemi, je jetai mon fusil sur mon épaule et je mis le pied dans l'étrier.

« Vous ne le croiriez pas si vous le lisiez dans un livre, mais la poursuite dura huit jours. Je courais comme un Cosaque, bride abattue, sans manger ni dormir. Quand mon cheval tombait sous moi, je sautais sur un autre, et j'en fatiguai plus de trente avant de joindre le troupeau. Mes compagnons entraînés par l'exemple étaient comme des fous. Ils galopèrent, ils criaient, ils déchiraient les flancs de leur monture à grands coups d'éperons, ils déchargeaient leurs fusils en l'air pour exciter les chevaux et s'étourdir eux-mêmes. Quant au petit cheval gris, c'était bien le général le plus étonnant qui eût jamais commandé une armée. Il fit des prodiges pour ménager son monde et pour nous mettre sur les dents. Il fuyait savamment par les chemins les plus courts et les plus faciles, jusqu'à ce qu'il vît ses gens en sûreté. Lorsqu'il les avait installés à bonne distance et dans un joli pâturage, il leur disait : « Mangez, soufflez et reposez-vous ; moi, je veille. » Aussitôt il montait sur quelque dune élevée, et il nous regardait venir. Savez-vous ce que nous lui avons pris de monde en huit jours ? trois poulains fourbus et une vieille jument écloppée. Il s'arrêta pourtant, à la fin, recru de fatigue et haletant à faire peine. Nous accourions comme une volée de canards, en poussant de grands cris : il nous attendit de pied ferme, cloué sur ses quatre jambes comme un cheval de bois. Ses camarades harassés ne pensaient plus à fuir, et brouaient l'herbe ça et là autour de lui.

« Je me fis apporter un licol, et je vins prendre possession de mon prisonnier en détournant un peu la tête, car je n'osais pas trop le regarder en face. Il me laissa venir à portée, et, au moment où je m'y attendais le moins, il se cabra de toute sa hauteur et m'appliqua un de ces formidables coups de poing dont on ne se relève pas toujours. Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé ensuite, mais un homme qui a la tête fendue n'est point maître de sa colère, et je crois que les vieilles armes dont on s'est servi dix ans vous partent toutes seules entre les mains. Quand je revins à moi, le sang me coulait dans le cou, et je vis par terre un grand corps aplati, allongé, difforme, et qui ressemblait plus à une loque qu'à mon beau, mon noble, mon vaillant cheval gris.

« Les autres se laissèrent prendre sans résistance. Chaque propriétaire démêla son bien, et il y eut quelques bêtes de plus dans les écuries de Bulos et de la Canau. Le maire me dit que j'avais bien mérité de la commune, quoiqu'il y fût pour vingt écus de sa poche. Quelques-uns me firent des compliments, d'autres me reprochèrent ma maladresse et parlèrent de réclamer l'argent que je leur coûtai. Moi, je savais bien que j'avais fait une chose utile en effaçant les dernières traces de la barbarie ; mais je fis vœu de ne plus tirer un coup de fusil. Et maintenant, quand je viens faire une promenade dans les dunes avec des messieurs et des dames, je suis fier de leur apprendre qu'ils n'ont plus rien à redouter, ni de la dent des loups, ni de la corne des taureaux. Je leur montre avec orgueil comme tous les chevaux qui paissent dans les lètes ont de belles entraves aux pieds ; et l'on a l'indulgence de me dire que j'ai changé la face du pays. C'est égal, il me ferait un rude plaisir celui qui me rendrait, seulement pour un quart d'heure, mes vingt ans, mes taureaux sauvages, mes loups et la brave petite bête qui galopait si bien et qui m'aimait tant ! »

Maître Pierre nous ramena au Moustique sans ajouter un seul mot ; vous auriez dit que l'émotion des souvenirs lui coupait la parole. En traversant une lète, il s'arrêta auprès d'un petit cheval pommelé, lui prit la tête dans ses mains, le regarda quelque temps et se remit en route après lui avoir frappé doucement sur l'épaule. Rentré à la maison, il nous précéda au salon et décrocha un vieux fusil suspendu, avec d'autres, à un beau massacre de cerf. C'était une arme de pacotille qui pouvait avoir coûté trente francs en fabrique. Le canon était en fer, de fort calibre ; la crosse devait être en mauvais noyer. Il effaça sur le bois quelques taches déposées par les mouches, et gratta un point de rouille qui s'était fixé sur la batterie. Puis il remit les choses en place, et vint dîner avec nous.

Le repas fut d'abord assez triste ; cependant on s'égaya sur le tard. Notre hôtesse nous conta quelques uns des anciens usages du pays ; maître Pierre donna un regret à ces vieilles coutumes locales qui coloraient autrefois la vie des provinces et qui s'effacent tous les jours sous l'uniformité du progrès. Avant qu'il soit vingt ans, la naissance, le mariage et la mort se célébreront partout avec les mêmes cérémonies, ou plutôt se passeront sans cérémonie. On voit déjà plus d'une famille landaise enterrer ses morts sans improvisation funèbre, sans cortège de pleureuses, sans hurlements renouvelés des Grecs. Les mariages se font à peu près de même à Bulos et à Paris : il y a dix ans, c'était bien un autre cérémonial ! Voilà comment on s'y prenait pour demander la main d'une fille. Le galant, paré de sa peau de mouton la plus neuve, allait chercher deux camarades. Il leur confiait à chacun une cruche de vin ou de piquette, et les trois compagnons bras dessus bras dessous, se présentaient à l'heure du souper chez les parents de la fille. Ils posaient le vin sur la table, et l'on ajoutait trois couverts pour eux, car une politesse en vaut une autre. On soupait jusqu'au matin, en vidant les cruches à petits coups et en devisant de toutes choses, excepté du mariage. Aux premières lueurs de l'aube, la jeune fille se levait de table et allait prendre le dessert dans la grande armoire en bois de pin. C'est alors qu'on ouvrait l'oeil, et que le coeur battait à tout le monde ! Quand la demoiselle apportait un plat de noix, le galant savait à quoi s'en tenir : il était congédié dans les formes, et il n'avait qu'à lever le camp avec ses deux amis et les deux cruches vides. Si elle servait du fromage, des amandes, des raisins secs, et tout ce qui se trouvait dans l'armoire, excepté des noix, les épousailles ne tardaient guère. De cette façon, la main d'une fille était demandée, accordée, refusée sans nul embarras de paroles. Les cruches de vin clair se chargeaient de la demande ; un plat de noix répondait.

Je me mis à conter à mon tour, et j'appris à mes hôtes que cette façon de traiter les affaires était vieille comme la Gaule. Il y a quelques milliers d'années, un navire grec, battu par les vents du Midi, se réfugia dans le plus beau port de la Provence. Le capitaine, jeune et souriant

comme les dieux de son pays, vint demander l'hospitalité au brenn gaulois qui régnait sur la côte. « Soupe avec nous, répondit l'homme à la grande barbe. C'est demain que je marie ma fille Marseille, et cette nuit, après boire, elle fera son choix entre les prétendants. » Le Grec et ses matelots assistèrent à la fête. Les jeunes Gaulois témoignèrent la violence de leur amour en vidant les brocs, en jurant dans leur patois et en frappant la table à coups de poing. Le Grec savait peu la langue du pays, mais ses yeux parlaient un langage qui se fait comprendre par toute la terre. Quand le jour fit pâlir la lumière des torches, la jeune Marseille prit une coupe de vin généreux, parsemé de feuilles de rose, et tourna longuement autour de la table pour faire son choix. Elle dédaigna les jeunes chefs qui se retournaient vers elle en lissant leur moustache rousse et en écarquillant leurs gros yeux bleus, et elle s'arrêta auprès de l'étranger, qui ne la regardait plus. Elle lui posa le doigt sur l'épaule et lui tendit la coupe en détournant la tête, plus rouge que les nuages d'été par un beau coucher de soleil. Les Gaulois frémirent de jalousie ; mais le Grec n'en fit aucun compte. Il prit la coupe dans sa main gauche en appuyant la droite sur la garde de son épée. Le même jour, il épousa la fille du brenn, et il ne retourna jamais aux rivages de l'Ionie, où sa mère l'attendait en filant de la laine ; et les arts de la Grèce fleurirent glorieusement autour de lui ; et la place où il bâtit la maison de sa femme s'appelle encore aujourd'hui la ville de Marseille.

Il y a longtemps que j'avais lu cette légende dans l'histoire de M. Henri Martin, et je la racontai comme elle me revint en mémoire. Mais mon récit obtint un succès que je n'avais nullement prévu. Marinette s'était levée matin, et sa journée, comme la nôtre, avait été bien remplie. A mesure que je parlais, ses paupières brunes s'abaissaient lentement sur ses grands yeux. Je la vis dodeliner de la tête, comme pour approuver ce que je disais ; puis ce jeune corps s'entassa mollement au fond du fauteuil, puis elle s'endormit de ce sommeil doux et silencieux qu'on aime à contempler chez les enfants.

Maître Pierre l'emporta tout endormie, avec tant de délicatesse que ses mains n'auraient pas froissé une feuille de rose. Il la déposa dans la chambre où elle couchait d'habitude, et laissa à la maîtresse de maison le soin de la déshabiller. Il me conduisit ensuite au dortoir qui nous attendait et où l'on avait préparé un bon lit pour moi, un tas de bruyère pour Sa Majesté le roi des Landes.

Note de la rédaction

L'intérêt de ce texte et des propositions de François SIGAUT n'auront pas échappé à nos lecteurs. Si des envois nous sont effectués, nous pourrions les stocker en attendant d'avoir matière à publier un Hors-série. Nous attirons l'attention des sociétaires intéressés sur le fait que la protection des oeuvres littéraires s'étend sur 70 ans plus les années de guerre. La reproduction de passages issus d'oeuvres publiées au XIX^e siècle peut donc s'effectuer librement. Nous nous renseignerons en cas de besoin, sur les conditions de reproduction d'extraits d'oeuvres plus récentes mais ne pouvons garantir leur publication s'il faut aller au-delà de la simple demande d'autorisation.